

GALLIMARD, 2014
Jacqueline Duhême
Une vie en crobards

192 pages

ISBN 978-2-07-064920-4
 19,90 €

UNE VIE EN CROBARDS

Sur la couverture, un beau portrait de l'auteur, tracé par Matisse de quelques coups de pinceau, offre un visage expressif : voici une invitation pour un voyage au long cours, au fil de la vie de Jacqueline Duhême, une véritable aventure semée d'escales aussi intenses les unes que les autres !

Sa vie est un roman, elle l'a écrit et imagé (terme qu'elle préfère à illustré) sous une très belle forme, originale et vivante. Le texte qu'elle a elle-même manuscrit et mis en scène sur du papier kraft met en valeur les images (gouache et aquarelle) qui illuminent chaque page. Le décalage entre son « accent des faubourgs », que l'on retrouve même dans le rythme de son texte, et la simplicité faussement-naïve de ses images est savoureux. On découvrira ainsi que les événements de sa vie, dès sa naissance, ont forgé le caractère d'une petite fille déjà bien déterminée. « Très petite, à six-sept ans, j'avais décidé d'être peintre » raconte-t-elle dans *Passion couleurs* (Gallimard Jeunesse-Seuil, 1998).

Pas de hiérarchie de valeurs, mais une humanité omniprésente dans ses souvenirs et ses rencontres : lieux et objets, personnes de son entourage, personnalités côtoyées,

voire animaux de compagnie sont autant de trésors qui ont nourri son inspiration artistique. Elle a dessiné très tôt et ses dessins ont été vite appréciés, depuis le dessin qu'elle échange avec la boulangère de son quartier contre un croissant jusqu'au premier dessin vendu à un banquier italien. Elle apprend à lire avec les titres des journaux et les magazines pour enfants vendus dans la librairie de sa mère ; le souvenir de l'odeur forte de l'encre d'imprimerie est encore présent dans sa mémoire.

Décrétée « infernale gamine » par sa mère, elle vit des péripéties rocambolesques : abandonnée en Grèce (un prétexte pour la confier à son père grec), recueillie par des religieuses, rapatriée en France juste avant la guerre, à l'abri aux Beaux-Arts de Clermont-Ferrand, puis à nouveau à Paris ; à cause des privations pendant la guerre et pour échapper aux remontrances de sa mère après un vol de maillot de bain, elle se fait passer pour orpheline et est confiée à l'Assistance publique, elle ira au couvent dans une section de « correction » où une religieuse détecte également son talent en dessin ; elle travaille dans une ferme comme vachère, est inscrite à l'Atelier de l'affichiste Paul Colin, fait du bobinage chez Pathé Marconi ou, encouragée par Jean Lurçat, crée des cartons de tapisseries...

NOTES
 DE LECTURE



Viendront ensuite les rencontres déterminantes (dont certaines sont liées à sa fréquentation de la Maison de la pensée française) : Matisse (qu'elle surnomme « le patron » et qui restera son maître) qui lui propose, à 20 ans, de devenir son aide d'atelier (elle raconte cet épisode dans *Petite main chez Henri Matisse* publié chez Gallimard Jeunesse en 2009) ; Paul Éluard, Jacques Prévert (ainsi que sa femme et sa fille qui la prendront d'affection), Claude Roy, Raymond Queneau, l'éditeur d'art Albert Skira, Aragon et Elsa Triolet, Blaise Cendrars, Maurice Druon, Gilles Deleuze, Doisneau, Picasso, Peggy Guggenheim, Miguel Angel Asturias, Elisabeth Badinter, Raymond Oliver... pour n'en citer que quelques-uns mais non des moindres ! Ces écrivains qu'elle a sollicités pour qu'ils entrent en littérature jeunesse lui ont offert de beaux textes qui, après le passage de ses pinceaux, sont devenus les livres que l'on connaît et qui sont entrés dans le patrimoine éditorial du livre pour enfants. On pourrait citer, entre autres, *Grain d'aile* (avec Paul Eluard en 1951), *L'Opéra de la lune* (avec Jacques Prévert en 1953), *Tistou les pouces verts* (avec Maurice Druon en 1957), *Houpi le gentil kangourou* (avec Claude Roy en 1964), *L'Oiseau philosophie* (avec Gilles Deleuze en 1997).

Il y a aussi ceux qui ont cru en elle et lui ont donné sa chance, comme les Lazareff qui lui ont accordé leur confiance et l'ont fait travailler à *ELLE*, comme « reporter aux pinceaux » : au lieu de photographies, ce sont ses croquis qui accompagnent les reportages, les voyages et les événements qu'elle couvrira à la façon d'une journaliste.

Et puis ses amours qui se transformeront souvent en amitiés fidèles et solides, sans oublier ses très chers amis disparus.

Pour chaque livre elle met son talent et son style, très reconnaissable, empreint de fraîcheur et de poésie, au service de textes remarquables : ce n'est pas pour rien qu'on la surnomme « l'imagière des poètes » !



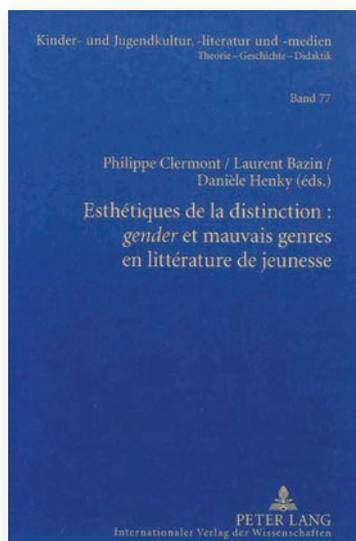
Elle a confié à Florence Noiville (dans les entretiens pour *Passion couleurs*) que « l'affection est essentielle dans sa manière d'aborder un livre » et ce sont toutes ces richesses humaines et intellectuelles qui servent de préface virtuelle à ce livre de sa vie. Quant à ses dessins, ils évoquent – c'est la réponse qu'elle fait depuis toujours – ce qu'elle avait entendu de la bouche de Matisse : « Regardez, regardez, personne ne sait voir ».

En fin d'ouvrage, la bibliographie établie par Françoise Lévêque, amie de longue date, confirme la richesse de sa production, reconnue et appréciée.

Le tourbillon de cette vie pourrait donner le vertige mais, si les souvenirs, les anecdotes surgissent sans cesse, comme autant de pierres constitutives de l'édifice de sa biographie, Jacqueline Duhême sait remarquablement faire vibrer le lecteur au rythme de ses émotions et de tous ces événements qui ont nourri son œuvre.

Merci Madame Duhême pour ce beau cadeau, avec vos précieux croquis, ces « sortes de **croquis** et de **bobards** » comme le disait Raymond Queneau !

Catherine Morin-Thouvenin



PETER LANG, 2013

**Philippe Clermont, Laurent Bazin,
Danièle Henky (éditeurs)**

**Esthétiques de la distinction :
gender et mauvais genres en
littérature de jeunesse**

351 pages

ISBN 978-3-631-63457-8
56,13 €

ESTHÉTIQUES DE LA DISTINCTION

Après une solide introduction qui retrace les étapes et les orientations des études de genres, les nombreuses contributions se distribuent en deux chapitres.

Le premier chapitre concerne les stéréotypes des représentations du masculin et du féminin. À partir d'une enquête alsacienne sur les grands collégiens, il se confirme que les filles lisent plus et de manière plus diversifiée, même si on note que, désormais, elles ont en commun avec les garçons de lire de la fantasy (Philippe Clermont et Victor Lepaux). Ce point étant posé, c'est la question identitaire qui est au centre des analyses.

Dans un article stimulant, la question « du travestissement auctorial » est mise au jour. Les outils de la narratologie féministe permettent de distinguer les ouvrages « qui font l'expérience du possible masculin ou féminin » (Évelyne Bedoin, p. 57).

Puis ce sont les couples hétéroparentaux (Isabelle Lebrat), mères-filles (Nelly Chabrol-Gagne), et homoparentaux (Samuel Minne) qui sont examinés.

Les revendications des femmes qui débutent en 1968 amènent à considérer que de nouvelles manières de vivre en couple sont possibles : par exemple, la distribution maman-papa équivaut-elle à la distribution papa-maman ? Il existe une demande de littérature s'ouvrant sur les nouvelles familles et les éditeurs sont moins frileux qu'on pourrait le penser. La tonalité positive de ces récits ne peut que faire évoluer les mentalités.

L'histoire des héroïnes montre une nette évolution ces dernières années. Le stéréotype de la fille s'émousse ; les filles « sont décrites comme courageuses, autonomes, vives, intelligentes, imaginatives,

bonnes élèves. Elles savent aussi désobéir et s'opposer aux adultes. De plus elles ne se départissent plus de leur féminité ». Évolution que Danièle Henky résume d'une formule : « les petites filles semblent avoir échappé au piège de l'assimilation » (p. 141-142).

L'analyse des aventurières va dans le même sens en soulignant qu'elles « revendiquent non l'égalité, mais plutôt leur féminité qui passe par la fierté des différences » (Christian Chelebourg, p. 112).

Rares sont les romans qui posent tout simplement la question : qu'est-ce qu'un garçon normal aujourd'hui ? Souvent l'histoire des jeunes homosexuels se résume à celle de leurs difficultés (Gilles Behotéguy, Monique Noël-Gaudreault et Caroline de Launay). L'homosexualité masculine demeure le grand tabou de la littérature de jeunesse (Gilles Behotéguy). Peut-être parce que les « États nations ont besoin de citoyens sexués qui corroborent l'idéal de la famille et n'altèrent pas l'idée de virilité » (Britta Benert, p. 190).

On notera aussi l'analyse des figures androgynes, dans la lignée de l'éloge de la neutralité de Roland Barthes, qui conduit à la conclusion de ce chapitre : il semble que « la thématique de l'indifférenciation, qu'elle soit sexuelle (garçon/fille) ou plus largement générique (animal/homme ou réel/virtuel), traverse la littérature contemporaine pour la jeunesse et pour adolescents sous des modalités diverses mais significatives d'une même tension caractéristique des interrogations d'une certaine génération » (Laurent Bazin, p. 200).

Le second chapitre interroge la légitimité d'une partie de la production de jeunesse, celle que l'on qualifie de « marginale ». L'expression « mauvais genres » est née sous la plume du didacticien Yves Reuter pour qualifier la partie marginale de la littérature de jeunesse. Or, les frontières de la légitimation sont en train de bouger

pour le policier, la SF et l'espionnage. Quelles sont les principales caractéristiques actuelles de cette littérature ? Plaisir de lire et apprentissage de la littérature sont au cœur des analyses qui balaisent l'ensemble de ces genres.

Le succès commercial de la bit lit, qui voit sa consécration avec *Twilight* de Stephenie Meyer, ont amené les éditeurs à repositionner leurs collections pour adultes. Peu à peu, les deux marchés des romans sentimentaux se confondent par l'émergence d'un lectorat intergénérationnel (Séverine Olivier). Ce transgénérationnel concerne aussi les ouvrages de la fantasy contemporaine qui, au départ, a toujours eu deux lectorats, pour être aujourd'hui « un genre pour enfants et adolescents lu aussi par les grands » (Anne Besson, p.273). Dans le souci de s'adapter à la demande du public, cette porosité se double d'une porosité des genres, avec emprunt des codes d'autres genres populaires, les romans sentimentaux, policiers ou fantastiques.

C'est dans les romans se rattachant au *college novel* modélisé par *Harry Potter* qu'on trouve également un mélange des genres. Les personnages de ces romans – en particulier les espions et les espionnes – évoluent, loin de l'école réelle, dans une école d'élite pour des êtres d'élite (Anne-Marie Mercier, p. 265). Le roman d'initiation n'est jamais loin, avec son cortège de valeurs : notions de fraternité, du bien, maîtrise de ses instincts.

S'il existe aujourd'hui une crise du roman policier, le genre est bien implanté en littérature de jeunesse. « La machine à lire » que représente l'histoire policière intéresse les médiateurs du livre (bibliothèques, école) par la vigilance interprétative que doit exercer le lecteur et parce qu'elle est propice à une analyse des procédés littéraires (Natacha Levet). Sherlock Holmes est un personnage qui lit et qui fait lire : observer à la

loupe, déchiffrer, interpréter absolument tout, puis proférer à l'usage du lecteur « une leçon d'interprétation efficace, une leçon de lecture en quelque sorte » (Dominique Meyer-Bolzinger, p. 247). C'est cette mise en scène de la lecture, en tant que méthode mais aussi plaisir de lire, qui vaut la revalorisation de la littérature policière.

Comment qualifier la SF pour les 8-10 ans ? Il s'agit d'une littérature quantitativement mineure comme le montre le cahier des charges éditorial qui donne une dimension sérielle et stéréotypée aux romans. Cependant l'analyse révèle que plus de la moitié des titres jouent avec des effets de littérarité (Philippe Clermont).

Les défiances éducatives envers la BD peuvent être attribuées à la difficulté à didactiser les œuvres et à concevoir une démarche d'enseignement pour permettre leur étude en classe. L'analyse d'un corpus de manuels de collège parus entre 1997 et 2010 montre que l'aspect technique prend nettement le pas sur le sens de l'œuvre (Nicolas Rouvière).

Le manga qui a longtemps été stigmatisé comme un mauvais genre par excellence (généralement par les non-lecteurs de ce type d'ouvrage) est en réalité un « excellent genre » (Jean-Marie Bouissou, p. 317), aussi bon que nos vieux contes de fées, avance le critique grand spécialiste du Japon qui affirme également que, sous des aspects extérieurs déstabilisants pour les familles et les éducateurs, les leçons véhiculées par ces ouvrages sont souvent moralisatrices.

Le dernier article du chapitre montre que les liens qui se tissent entre la littérature de jeunesse et les jeux vidéo modèlent l'imaginaire collectif des jeunes générations (Laurent Bazin, p. 343).

On comprend l'importance de ce volume 77 de la collection « Kinder- und Jugendkultur, literatur und medien » qui donne une image précise de la littérature de jeunesse d'aujourd'hui. De plus, la plupart des articles présentent des rappels historiques, des tableaux analytiques et/ou des corpus d'albums ou de romans auxquels tout lecteur pourra se reporter avec profit.

Christa Delahaye